

Petites Etudes Littéraires
Une collection pour une lecture systémique des oeuvres

N° 8

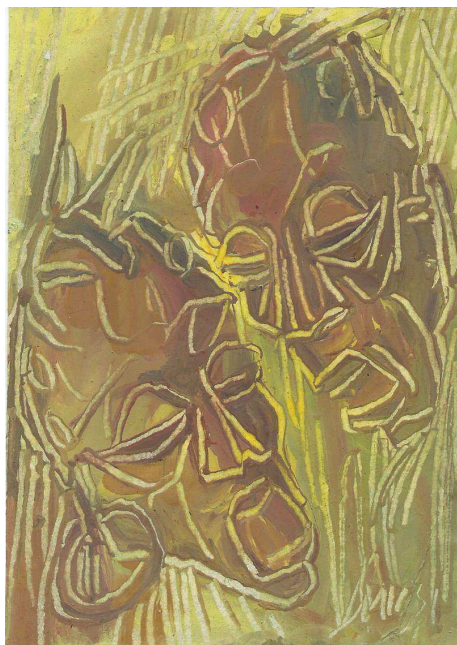
***La Question humaine* de François Emmanuel**

ou

Comment introduire à une po-éthique ?

avec une Postface de François Emmanuel

Bernard Spee



Dans la confiance
Carte peinte à l'huile
14/10 1990
François Amisi

Exemplaire numéroté :

N° : / /

A valider sur le site www.onehope,

via un email à l'adresse:

bspee@hotmail.com

en l'accompagnant

soit de votre nom

soit d'un pseudo

soit d'un numéro

Editions Onehope

Dépôt légal : juillet 2015. D/2015/13.661/4

Keywords/Mots clefs : *La question Humaine*, François Emmanuel, lecture, énigmes, grilles de lecture, résolution de questions-problèmes, typographie, psychanalyse, autobiographie, poétique, Todorov (T.), musique, éthique, poétique.

!!! Ne pas citer la source, c'est la tuer !!!

Ce texte peut être personnalisé (numéroté, nominatif et signé) et vous être envoyé via la Poste. Voyez les conditions sur le site : <http://www.onehope.be> Merci de votre soutien.

Vous pouvez contribuer à la diffusion de notre site de plusieurs façons :

> 1/ si vous trouvez ce texte en accès libre sur Internet, vous pouvez nous aider à maintenir la qualité du service en versant

votre contribution :

par un virement sur le compte bancaire

IBAN : BE13 0836 5681 0039

BIC : GKCCBEBB

Bernard Spee

4020 Belgique

> 2/ pour un montant de 3 euros, vous pouvez apparaître dans nos marges de soutien :

sous votre nom,

sous un pseudo ou

un jeu d'initiales

ou un code

(à mettre en communication de votre virement)

L'éditeur se réserve le droit de refuser votre choix nominatif.

> 3/ vous pouvez aussi acheter un exemplaire papier en format A5 , exemplaire **numéroté et signé**

qui vous parviendra par envoi postal à l'adresse que vous nous communiquerez. Cet achat (le coût pour ce texte est de 10 euros) vous donne aussi la possibilité (n°2 ci-dessus mentionnée) d'une mention dans les marges du site.

Avec dédicace
et/ou une signature de l'auteur :

Date:

Première édition : 20 décembre 2012

Dernière mise à jour : le 20 décembre 2015

La Question humaine* de François Emmanuel*ou****Comment introduire à une poétique ?**

avec une Postface de François Emmanuel

" Retenez donc bien ceci , *Gründ* : la victime n'a pas plus d'épaisseur humaine qu'un point au centre d'une mire. ".¹

***La Question humaine* est le récit non pas d'une mais plutôt de trois prises de conscience qui sont " enchaînées ". C'est ainsi que la prise de conscience d'un psychologue d'entreprise s'élabore *via* celle d'un directeur d'entreprise, elle-même provoquée par la prise de conscience d'un tiers qui est le fils d'un médecin SS. Ces prises de conscience s'effectuent par des jeux de langage contre l'impérialisme du langage technique. L'enjeu de ces métamorphoses est le pouvoir que s'octroient certains pour " définir " qui est humain et qui ne l'est pas. Peut-on laisser la question ouverte ?**

En 2000 paraît le récit *La question humaine* de François Emmanuel. Ce petit texte de 87 pages raconte l'enquête d'un psychologue sur l'entrée en folie de son chef d'entreprise. Ce texte est d'une très grande complexité par les nombreux micro-récits qui vont des flash-back à un rêve en passant par la présence d'un document historique. Ce texte est une sorte de palimpseste². L'écrivain a mûri longuement son projet. Ainsi, il déclare en 2007 " L'allégorie qui est au cœur de *La Question humaine* m'a accompagné pendant dix ans."³

Rappelons qu'une allégorie est " une narration métaphorique dont les éléments sont cohérents et qui représentent avec précision une idée générale." Mais laquelle ? De fait, ce récit est une véritable " pelote de laine " dont nous allons tenter de trouver le fil directeur en étalant un certain nombre de composants

¹ François Emmanuel, *Le Tueur mélancolique*, Editions Labor Espace Nord n°145, 1995.

² Silverman Max (2013), *Mémoire palimpseste La question humaine, Écorces et Histoire(s) du cinéma*
IMAGE [&] NARRATIVE, Vol. 14, No. 2 , p.41-50

³ François Emmanuel, *Les voix et les ombres*, Editeur Lansman,, Faculté de philosophie et Lettres, UCL, 2007, p.109

pour rendre plus intelligible, plus évidente l'idée générale, le " centre ". Ce qui nous autorise cette démarche, c'est aussi une citation mise en exergue par l'écrivain lors d'une lecture d'extraits : " Un livre même fragmentaire, a un centre qui l'attire. [...] Celui qui écrit le livre l'écrit par désir, par ignorance de ce centre. Le sentiment de l'avoir touché peut bien n'être que l'illusion de l'avoir atteint. " (Blanchot, *L'espace littéraire*)⁴. Nous allons tenter de nous approcher de ce centre, de cette tâche aveugle.

Méthode de lecture

Pour appréhender ce "centre", notre lecture sera systémique. Entendez par là que partant de questions-problèmes préalablement repérées, nous avons appliqués une série de grilles de lecture en interne puis en relation à des savoirs externes, grilles qui vont du schéma narratif à la grille autobiographique en passant par l'onomastique, l'analyse des rêves, la sociocritique, etc. Pour plus de détails, nous renvoyons le lecteur soucieux des questions de méthode à d'autres études plus pédagogiques⁵. Ce que le lecteur va donc découvrir ici, c'est une tentative de synthèse systémique à la suite de l'emploi de multiples grilles de lecture.

Un enjeu théorique et pratique particulier: le passage d'une poétique à un poéthique ?

Lors de sa parution, ce texte a provoqué une " polémique littéraire et sociale ", il a entraîné quelques analyses⁶, la réalisation d'un film⁷ et aussi des précisions de la part de l'auteur⁸. L'essentiel des analyses porte sur le constat que " c'est d'abord le langage qui tue, c'est le langage qui ôte à l'autre que l'on veut tuer, toute existence humaine. D'ordinaire ces mots par lesquels les hommes disqualifient leurs ennemis mortels et au fond leurs semblables, tiennent de l'insulte caractérisée : il est un chien, un rat, une hyène, un cafard, une vermine, un puant, un jaune, un tchetnik, un oustachi...A ce dispositif de négation de l'autre par l'insulte, la machine génocidaire nazie a ajouté une " amélioration terrible " lorsque fut mise en place la Solution finale: l'autre alors n'est plus, il n'existe plus, il n'est plus doté du moindre mot qui le définit. "⁹ " En cause ici nul sadisme apparent, nulles vociférations brutales mais la langue posée, neutre, efficace des ingénieurs et des logisticiens. "¹⁰ Ce sera donc bien la langue qui est

⁴ p.135 in Anne-Catherine Simon, *Sommes-nous condamné à vivre « hors-la-langue » ? Réception critique de la question humaine de François Emmanuel*, Revue Pylône, 2003.

⁵ Bernard Spee, « Le conte « L'idole » de Georges Rodenbach ou L'anorexie comme trouble de l'idéal. De l'application du « comment lire ? » de Tzvetan Todorov », décembre 2008, texte inédit accessible sur le site www.onehope.be

⁶ Idem, , pp.125-138. A notre avis, cet article offre la plus remarquable analyse du texte.

⁷ "La Question Humaine" un film de Nicolas Klotz (2007). Scénario de Elisabeth Perceval, Sophie Dulac Production, avec Mathieu Amalric, Michael Lonsdale.

⁸ François Emmanuel, *Les voix et les ombres*, Editeur Lansman, Faculté de philosophie et Lettres, UCL, 2007,117 pages. On peut s'étonner qu'un auteur soit aussi prolixe sur son texte comme s'il avait acquis la conviction que sept après sa parution, son texte restait indéchiffrable.

⁹ idem, p.112-113

¹⁰ idem, p.110

au centre du récit mais l'écrivain indique autre chose qui nous semble être restée jusqu'à présent dans l'ombre: "Le livre sera habité comme un mauvais rêve par le fatum de l'homonymie, de l'homophonie, de la ressemblance [...]"¹¹ Autrement dit, François Emmanuel nous livre ici une figure de style, la ressemblance comme structurant son récit, élément précieux pour une poétique.

" Ce que [la poétique] interroge, ce sont les propriétés de ce discours particulier qu'est le discours littéraire [...]"¹². Si c'est le cas, "toute œuvre n'est alors considérée que comme la manifestation d'une structure abstraite et générale, dont elle n'est qu'une réalisation possible. "¹³ d'après Todorov.

Vers à un poétique ?

Très vite, le lecteur s'aperçoit que le texte de François Emmanuel est très dense, il concentre en lui un si grand nombre de renvois analogiques qu'il ne peut plus être pris pour réaliste, voire pour un simple roman... L'illusion référentielle bascule vers un symbolisme tragique même si à la base du texte, nous trouvons un document historique indiscutable. Aussi c'est avec raison que l'auteur qualifie son texte d'allégorique.

Par conséquent, au-delà de la recherche d'une structure littéraire abstraite identifiable, l'hypothèse centrale de notre recherche avance que le texte de François Emmanuel génère plus qu'une structure poétique : nous y trouvons une structure éthique. Nous pourrions en venir à qualifier ce texte de poétique. Entendez par là qu'il serait une construction artistique qui tout en produisant un objet littéraire autonome serait traversée par un appel à reconnaître une dimension éthique comme la dignité de l'autre en tant que personne. Cette dimension éthique fait que l'objet littéraire n'est pas seulement un bel objet mais qu'il est ouvert sur autre chose¹⁴. Nous avançons que l'impact de *La Question Humaine* est – nous semble-t-il - de tenter d'indiquer, de présenter un antidote à la barbarie...

Voilà ce que l'application de notre méthodologie de lecture devrait démontrer.

Petit zoom sur l'histoire

Résumons brièvement les grandes étapes du récit.

Au départ, un psychologue industriel, Simon, est chargé par son vice-directeur Karl Rose de faire un rapport discret sur l'état de santé mental du patron de l'entreprise, Mathias Just. Ce dernier est entré dans une profonde dépression suite à la réception d'une série de lettres anonymes comparant son entreprise à un camp d'extermination sur base de la note historique du 5 juin 1942. Au cours de son enquête, le psychologue Simon va être à son tour en butte au même genre

¹¹ idem, p. 111. C'est nous qui soulignons.

¹² Todorov, 1968, p.19

¹³ Todorov, 1968, p.19

¹⁴ Cette ouverture à autre chose est d'abord pour François Emmanuel un désir de faire connaître la note du 5 juin 1942 comme il l'indique par le propos suivant : « Au sortir de cette lecture horrifiée, il m'est apparu qu'il fallait faire connaître ce texte, lui donner une chambre de résonance fictionnelle [...] » in *Les voix et les ombres*, p.109

de lettres. Il finira par en trouver l'auteur, un ancien employé et musicien ayant participé à un quatuor d'entreprise. Le vice-directeur agacé de ne pas recevoir le rapport espéré finit par licencier Simon. Celui-ci fait le choix de quitter le monde industriel pour s'occuper d'enfants autistes dans une institution spécialisée en marge du monde. Au final, le roman reste énigmatique sur les motivations des personnages.

Une énigme ou des énigmes ?

Quand un texte est dense, de nombreuses questions surgissent après une lecture et incitent à la prolonger par une analyse. Ainsi le titre *La question humaine* nous met d'emblée en attente d'une précision: qu'est-ce que *La Question humaine* ? Est-ce une interrogation métaphysique sur ce qu'est l'essence humaine ?

Après le titre vient une citation : " *Dans une sombre époque, l'œil commence à voir.* " La question initiale rebondit : Qu'y a-t-il à voir ? Des mots? Rien que des mots ? Comment si l'obscurité menace, peut-on y voir plus clair ?

Tout est-t-il déjà dit dans l'incipit?

Avec la première phrase du récit, " J'ai été pendant sept¹⁵ ans employé d'une multinationale que je désignerai sous le nom de SC Farb. "¹⁶, apparaît un nom propre SC Farb. Ce nom "propre" peut à lui seul inaugurer de la sombre portée du propos du narrateur. En effet, si le lecteur dispose d'une culture historique, ce nom évoquera d'emblée le groupe industriel IG Farben de sinistre mémoire.

Ce groupe industriel disposait d'une usine de caoutchouc aux abords des camps d'Auschwitz-Birkenau, le plus grand centre d'extermination construit par les nazis. L'étude onomastique et la suite du récit amènent en première approximation l'idée discutable que l'entreprise moderne aurait quelque chose en commun avec l'entreprise d'extermination nazie. Mais prudence : phonétiquement SC Farb ressemble à IG Farben mais ne doit pas s'y confondre...

Dans sa réflexion *Les voix et les ombres*, l'auteur dit son intention de faire douter le lecteur de sa " première lecture en se demandant s'il n'y avait pas déjà au commencement du récit quelques signes augurant de la bascule " du texte vers l'univers concentrationnaire, comme si un autre texte " n'existait pas déjà sous le premier texte, désaccordant peu à peu celui-ci, y introduisant un autrement dit, un mal dit, une malédiction. "¹⁷

Nous voici à nouveau devant un roman contemporain – un de plus, me direz-vous – qui semble bien se construire autour de l'incontournable Deuxième Guerre mondiale et de ses atrocités. En écho, nous avons ce propos du narrateur:

¹⁵ Est-ce un hasard ? Voici le chiffre 7 qui est un des plus symboliques dans la littérature biblique.

¹⁶ François Emmanuel, *La question humaine*, Edition Stock, collection Le livre de poche n°15361, 2000, p.7

¹⁷ François Emmanuel *Les voix et les ombres*, p.112.

"Je lui dis que j'étais las de toutes ces histoires d'extermination et d'Holocauste, que leur évocation incessante finissait par relever pour moi d'un voyeurisme morbide."¹⁸ Si c'est vraiment le cas, l'assimilation de l'entreprise contemporaine au camp d'extermination a de quoi choquer surtout quand nous sommes acquis à l'idée que notre confort¹⁹ dépend de la rentabilité de nos entreprises et de nos centres de recherche. Cette assimilation est-elle une scandaleuse²⁰ provocation littéraire ou une réalité sociologique ?

Ce qu'on apprend de l'entreprise SC Farb

Elle est d'origine allemande ! Cependant, la filiale de cette entreprise est située en France et est organisée selon les règles d'un management moderne et humain. Pour preuve, elle a compté un quatuor de musique classique, le quatuor Fard où jouait le directeur. Elle comportait aussi en son sein un indispensable département dit des ressources humaines avec un psychologue industriel qui est aussi le narrateur. Son travail était "deux ordres : sélection du personnel et animation de séminaires destinés aux cadres de la firme"²¹ Un jour, ce psychologue a reçu de son vice-directeur l'ordre de faire un rapport sur la santé mentale du directeur principal, fragilisé par une difficile restructuration, restructuration réussie par ailleurs même si elle s'est faite au prix de nombreux licenciements.

Très vite, la suite du récit confronte le lecteur avec deux logiques, la logique d'une entreprise ordinaire et la logique d'un camp d'extermination. La logique d'une entreprise serait une logique de sélection au profit d'une logique de rendement et de production. En face, la logique d'un camp nazi d'extermination comporte elle aussi une logique de sélection mais au profit d'une logique de destruction. Ce n'est pas parce qu'il y a une certaine ressemblance entre deux éléments qu'ils peuvent être confondus. Au lieu de parler de ressemblance, voire de comparaison abusive, on devrait plutôt parler d'analogie si on considère l'entreprise moderne et le camp d'extermination comme des réalités appartenant à des univers différents. Ce *distinguo* entre comparaison et analogie relative le rapprochement. Néanmoins la suite du récit nous apprend que certaines analogies n'empêchent pas des confusions, voire la folie.

¹⁸ La Q.H., p.84

¹⁹ *La Question humaine* offre un écho critique sur la société de consommation dans les propos suivants du narrateur: " Cette période de Noël se révéla plus maussade que jamais. Les rues dégoulaient de guirlandes lumineuses, les haut-parleurs diffusaient en boucle de sirupeuses musiques d'orchestre, les gens s'engouffraient dans les magasins à la recherche d'objets futiles dans une ambiance de fête convenue, interminablement consommée." p.37

²⁰ C'est le mot employé par l'auteur lors de l'émission *Hors-champs* qui lui a été consacrée le 20 février 2014 sur France-Culture par Laure Adler. Pour plus de détails, le lecteur se rapportera sur le site de l'émission : <http://www.franceculture.fr/emission-hors-champs-francois-emmanuel-2014-02-20> (43 minutes). Page et Postcast consultés le 23 février 2014.

²¹ La Q.H., p.7

L'excès d'analogies comme source de folie ?

Comme par hasard, c'est bien d'un recours excessif à l'analogie dont souffre le directeur Mathias Jüst. Ce dernier pressentant son éviction de la société a développé une angoisse, un délire de persécution envers son vice-directeur Karl (étym. alleman.: homme) Rose. Il en vient à confondre Karl Rose avec un dénommé Karl Kraus. Cette analogie phonétique va précipiter la folie du directeur Matthias Jüst. Il faut dire que son prénom et son nom portent une forte charge affective : étymologiquement, Matthias en hébreux veut dire *don de dieu* et Jüst en allemand a le même sens qu'en français *juste*. Bref, par son nom et par son prénom, une exigence morale serait inscrite dans l'esprit du directeur. " Un jeu gratuit sur le patronyme de Jüst "²² est possible comme le fera remarquer plus loin le psychologue Simon. Mathias est-il un homme juste, un don de Dieu ? Peut-être est-ce à cause de la contradiction de son patronyme avec un vécu familial, professionnel et historique que Mathias Just tente d'adopter comme nom de famille son matronyme ? Mais son matronyme Schlegel n'est pas là pour arranger les choses: il se traduit en français par " pilon " : un pilon sert à écraser. Or précisément cette envie de changer de nom de famille lui vient dans une période de crise où il a le désir de bien écraser des choses. Ecraser un adversaire obscur comme Karl Rose ? Désir légitimé par une dérive analogique: le vice-directeur ne serait pas du genre "rose" mais "kraus", crépu(sculaire) ? Mais une nouvelle fois, cette dérive phonétique est-elle "juste" ? Ne va-t-elle à l'encontre de son "éthique patronymique ? On boucle!

Sur le " bien-fondé" de ce rapprochement, le récit nous en apprend un peu plus par bribes:

- Historiquement, Karl Kraus est un pamphlétaire viennois opposé au nazisme et mort en 1936: Hitler serait inspiré de son jeu de mimiques dans ses discours ultérieurs. " La ressemblance était telle que Kraus fut persuadé que le jeune caporal était venu assister à ses conférences et lui avait substitué sa flamme et sa voix [...]. Cette histoire de vol mimétique est une effrayante parabole."²³d'après Jacques Paolini, chimiste dans l'entreprise et collègue du psychologue Simon.

- De ce vol mimétique qu'aurait commis Hitler, le directeur va – contre toute logique chronologique et contre toute réalité politique d'époque: Karl Kraus²⁴ est un juif anti-hitlérien – transformer Karl Kraus en un enfant de la SS, " enfant de l'Ordre Noire "²⁵. Cette inversion qui fait du Karl Kraus historique et opposant nazi un enfant du Lebensborn,

²² La Q.H., p. 81

²³ La Q.H., p.70

²⁴ Fruit du hasard ? Kraus est aussi le nom d'un juif hongrois qui a provoqué un rêve chez Primo Levi lorsque ce dernier tentait de survivre à Auschwitz. Cf. Le chapitre 14 de *Si c'est un homme*.

²⁵ La Q.H., p.43

mouvement fondé par Himmler en 1936 " afin de recueillir dans les maternités et les foyers des enfants de race aryenne"²⁶, se construit sur une torsion phonétique : Kraus²⁷ pour Rose, le noir ou le brun du crépu(scule) en lieu et place du rose... L'amorçage est d'autant plus facile qu'ils ont le même prénom. La folie, la paranoïa de Just inverse l'Histoire: elle donne à un résistant nazi une enfance SS. Le psychologue lui-même se laissera séduire par cette affirmation Par la couleur, le transfert était vraisemblable. Mais quel peut être le facteur déclencheur de cette folie paranoïaque chez Mathias ?

Un document historique à la base de ce jeu d'analogies ?

La source de cette inversion délirante chez Mathias Just se trouve dans les cinq lettres anonymes signées *Jüst* et qui lui sont parvenues en l'espace d'un an. Le psychologue est d'abord confronté au délire sur le nom Kraus avant de prendre connaissance des cinq lettres reçues par Mathias Jüst. C'est alors qu'il comprend combien " la presque homonymie Karl Rose/Karl Kraus avait agi sur le psychisme malade de Mathias Jüst pour orienter ses soupçons. On sait le terrible génie littéral de la psychose lorsqu'elle est à l'œuvre, mais entre Rose et Kraus il y avait plus qu'une simple assonance : une torsion de sens, un vénéneux passage de la langue maternelle à la langue étrangère."²⁸ De fait, c'est à partir de la deuxième de ces lettres qui comporte une authentique citation de Karl Kraus " L'original dont les imitateurs sont les meilleurs, n'en est pas un. " que l'on peut comprendre l'irruption de ce personnage historique dans le délire de Mathias Jüst. La compréhension de cette citation a pu avoir un effet des plus dévastateurs. En effet, cet aphorisme voudrait dire d'une manière générale qu'on peut oublier une source inspiratrice si ceux qui la suivent ou s'en inspirent, font mieux. Autrement dit, un officier SS n'a pas à être désigné comme un modèle à critiquer, à dénoncer si un chef d'entreprise actuel fait mieux... Il n'en reste pas moins que la connaissance du premier demeure une source d'inspiration à ne pas négliger. Dans le cas de ce récit, nous sommes soucieux de savoir quelle serait la source première du comportement de directeur Mathias Just. Pour avoir réponse à cette question, il faut s'intéresser en particulier à la première des cinq lettres.

Une ou cinq lettres pour provoquer la folie ?

Construisons un schéma chronologique des cinq lettres :

²⁶ La Q.H., p.34

²⁷ Hypothèse de renforcement: en allemand, kraus signifie crépu qui est fort proche de crépusculaire, et donc de la couleur brune. Cette couleur était celle de la milice des SA.

²⁸ La Q.H., p. 64-65

<p>1^{ère} lettre</p> <p>Objet : la note technique historique et secrète du 5 juin 1942</p> <p>Signé :Jüst</p>	<p>2^{ème} lettre</p> <p>Objet : une surimpressi on sur la note</p> <p>Signé : Jüst + aphorisme de K.Kraus</p>	<p>3^{ème} lettre</p> <p>Objet : texte sur une sociologie du commandem ent</p> <p>Signé : Jüst</p>	<p>4^{ème} lettre</p> <p>Objet : le texte initial de la note placée sur une portée musicale</p> <p>Signé : Jüst</p>	<p>5^{ème} lettre</p> <p>Objet : Ne pas entendre Ne pas voir Se laver à l'infini de la souillure humaine Prononcer des mots propres Qui ne tachent pas Evacuation Restructuration Réinstallation Reconversion Délocalisation Sélection Evacuation Licenciemment technique Solution finale de la question La machine de mort est en marche Signé : Jüst</p>
--	--	--	---	--

Nous pouvons observer que les quatre dernières lettres ne sont qu'une variation de la première. La première lettre reprend les instructions techniques pour améliorer les premiers camions destinés à asphyxier des juifs avant de précipiter leurs cadavres au fond d'une mine aux environs de Kulmhof et de Chelmno. Ces machines meurtrières préfigurent la mise de la Solution finale. " Ce document est connu des historiens de l'Holocauste. " Depuis décembre 1941, était-il écrit, quatre-vingt-dix-sept mille ont été traités (*verarbeitet*) de façon exemplaire avec trois voitures dont le fonctionnement n'a révélé aucun défaut. "²⁹

Ce que met tragiquement en évidence ce document technique et administratif authentique³⁰, c'est que le langage employé par les techniciens pour faire évoluer ces camions-chambres-à-gaz est construit sans à évoquer à aucun endroit du texte les êtres humains qui en seront les victimes. Quand Mathias Jüst découvre cette lettre, il la prend pour lui. A cause de sa fragilité psychologique, il est capté, il est piégé par l'image de l'entrepreneur "exterminateur"... Du coup, il est tenté de gommer et de faire l'impasse sur certains mots présents dans cette lettre et qu'il avait prévu dans le cadre normal de son travail d'intégrer dans un rapport d'entreprise. Simon ne comprendra cela que plus tard: " Je n'eus pas conscience que ce n'était pas le simple hasard qui commandait l'omission des mots, mais que les substantifs manquants appartenaient à un réseau de significations particulier, qu'ils étaient comme les pièces d'un rébus dont ni Rose ni moi n'avions la clef. "³¹

²⁹ La Q.H., p. 55 C'est nous qui soulignons.

³⁰ On consultera le site pour le document historique: <http://www.phdn.org/histgen/documents/rauff420605.html>.

³¹ La Q.H., p.31. C'est nous qui soulignons.

Resituées dans le récit, ces cinq lettres représentent " les cinq phases arrêtées d'une progression diaboliquement conçues. L'intention dépassait le cadre d'une pure volonté de déstabiliser Mathias Jüst, son objet était plus vaste et sans doute me concernait-il comme il concernait n'importe quel être humain."³² Et de fait après leur lecture, le psychologue industriel se trouve déstabilisé. Par là, il connaît la déstabilisation du directeur Mathias Jüst qui, entre temps, a tenté de se suicider... Mais c'est surtout la quatrième lettre qui par sa structure musicale renforce sa curiosité. Car très tôt dans son enquête, Simon a eu comme fil conducteur l'histoire du quatuor musical Sc Farb. Par cette quatrième lettre, il peut en déduire que son auteur "connaît la musique" ou a un rapport avec la musique, voire avec l'ancien quatuor de l'entreprise. Ces déductions le poursuivent même la nuit au point qu'il en rêve à trois reprises.

Un rêve freudien et prémonitoire comme clef du récit ?

Reprenons la formulation de ce rêve lors de sa première apparition: " J'étais dans une usine désaffectée, une vaste salle déserte dont il ne restait plus que le socle bétonné des machines. Des projecteurs accrochés à un pont roulant éclairaient une petite estrade de bois où quatre hommes en habit de cérémonie jouaient le quatuor d'un nommé Rosenberg ou Rosenthal. Derrière eux, il y avait une immense porte à deux battants, barrée par une traverse métallique. A un moment, on entendit des coups sourds de plus en plus violents et qui semblaient provenir de la porte. L'un des musiciens finit par interrompre le morceau, se lever, déposer son instrument et manœuvrer la traverse. Le réveil intervint à ce moment précis." ³³

L'interprétation du rêve

Ce rêve est freudien, et en même temps, prémonitoire. Il est freudien parce qu'il est construit sur des éléments du passé qui obsèdent le psychologue à savoir l'existence d'un quatuor dans l'entreprise Farb, la lecture de la note historique qui indirectement parlent des victimes frappant les portes des camions avant de mourir et le prénom du vice-directeur.

Dans le rêve, l'appellation de ce quatuor comme *Rosenberg* ou *Rosent(h)ale* engage une traduction : il s'agit de *montagne de roses* ou de *vallée de roses*. Cette appellation pourrait renvoyer au nom du vice-directeur : il serait question de la montagne de "Rose(s)", l'enfant nazi...Le délire de Mathias aurait contaminé le rêve de Simon. La clef du rêve est autre...

Cette appellation ne prend de sens que par rapport au concert auquel assiste le psychologue à la fin de récit. Durant le concert, la troisième version du rêve se

³² La Q.H., p.64. C'est nous qui soulignons.

³³ La Q.H., p.67

complète et lui ouvre " la porte "... Il comprend en y voyant jouer Arie Newman un des membres de l'ex-quatuor Farb que c'est bien un musicien qui ouvre la porte dans le rêve et que cette porte est celle d'un camion de Chelmno où la montagne de roses est en fait une montagne de corps fraîchement asphyxiés et donc, au départ des corps encore roses. Cet amas de corps va être déversé dans le fond d'une mine...Le rêve du psychologue a donc une forme prémonitoire. Le psychologue nous le dit lui-même lors du concert: " [...] je vis ce que je n'avais pas pu voir, ce que je n'avais pas voulu voir, ces images soudain trop nettes de l'ouverture de la porte métallique après le basculement de la traverse, la masse noir des corps³⁴, le monceau de cadavres mous [...] **Stücke**, qui portaient des noms, **Stücke**, dans une langue qui plus que tout autre s'est vouée à la passion sacrale des noms, des mots et des cérémonies, **Stücke**, Moïse, Moshe, Annah, Shemel, Shemuel, **Stücke**, ma mère, mon amour, **Stücke**, [...] "³⁵

On remarque ici que dans la réflexion du psychologue sur son rêve, des noms de personnes voisinent avec le mot **Stücke**, mot impersonnel et en caractère gras. De plus, l'auteur après l'avoir fait pour les lettres d'Arie Neumann joue à nouveau de la typographique pour souligner la dépersonnalisation, la désintégration accompagnant l'opération d'extermination. Indiquons que l'auteur joue aussi des italiques, et cela très tôt dans le récit par le petit mot " notre " en page 11 : " c'est avec vous seul que je désire partager notre³⁶ préoccupation. ". Cet adjectif possessif fait écho à celui que nous trouvons en fin de récit: " Il me répondit simplement : c'est toute notre histoire. Quelle histoire, insistai-je, la vôtre ou la mienne ? Il parut ne pas entendre. "³⁷ Le lecteur doit comprendre que nous sommes tous embarqués dans cette histoire...C'est aussi la nôtre ! Mais a-t-on envie de comprendre ?

Quand la musique entre dans la danse ?

Il nous faut ici comprendre et souligner comment la musique est entrée dans la composition du rêve du psychologue. C'est à partir du moment où il a repéré une présentation musicale dans la composition de la quatrième lettre. Avec perspicacité, le psychologue fait l'hypothèse que l'auteur des lettres était un musicien et très probablement un des quatre membres du quatuor Farb. Il en a eu la confirmation en prolongeant son enquête dans la société Farb auprès d'un autre musicien Jacques Paolini. C'est en lui montrant les lettres qu'il apprendra l'identité du quatrième musicien, Arie Neumann.

Quelques précisions utiles sur le quatuor Farb

³⁴ C'est nous qui soulignons.

³⁵ La Q.H., p.91

³⁶ C'est nous qui soulignons.

³⁷ La Q.H., p.87. C'est nous qui soulignons.

Rappelons que dès le début de son enquête sur le directeur, Simon apprend l'existence d'un quatuor au sein de l'entreprise. Ce quatuor comportait quatre personnes: le directeur Mathias Jüst, sa secrétaire Lynn Sanderson qui fut aussi un temps sa maîtresse, un docteur en chimie Jacques Paolini et Arie Neumann, délégué commercial et brillant violoniste. Jacques Paolini a très tôt comparé ce quatuor à un jeu de cartes: " Prenez quatre cartes : un roi, une reine, un valet, un six. Ou bien un roi de pique, un dix de trèfle, un six de carreau, un trois de cœur. C'est une combinaison qui ne peut pas marcher. " et il ajoute : " vous n'aurez aucun mal à deviner les quatre cartes : un directeur ou presque, une secrétaire, un délégué commercial, un chimiste. La musique n'aime pas cette hiérarchie-là. "³⁸ Nous pouvons tenter de schématiser son propos :

1 ^{ère} combinaison :	Un roi	une reine	un valet	un six
2 ^{ème} combinaison :	1/Un roi de pique		2/Un dix de trèfle	3/Un six de carreau
		4/ Un trois de coeur		
3 ^{ème} combinaison :	Un directeur	une secrétaire	un délégué commercial	un chimiste

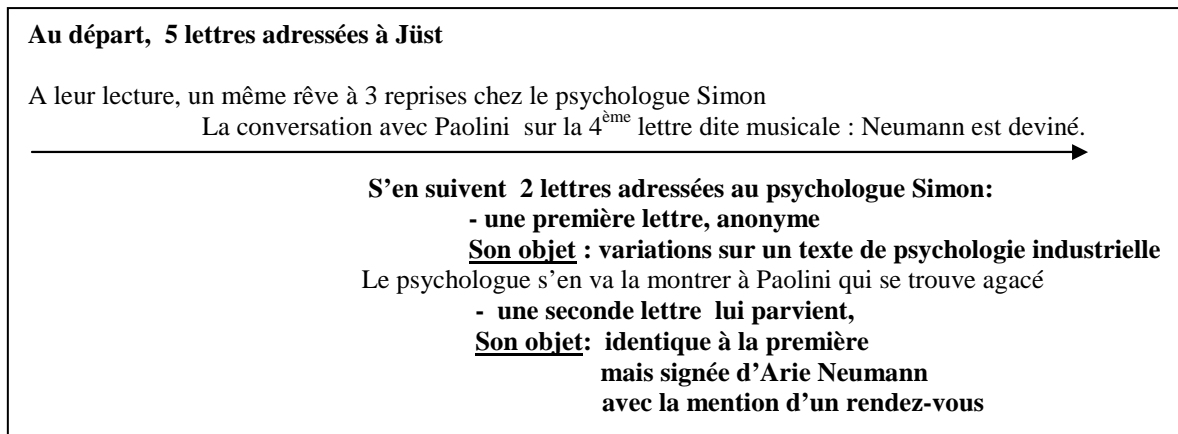
Les variations dans les formulations ont quelque chose d'intrigant. En particulier, la deuxième combinaison révèle qu'il y a dans ce quatuor une proximité entre le roi et le valet, proximité qui est en fait la marque d'une franche opposition. C'est que confirmera Paolini par la suite lors d'une conversation avec le psychologue Simon au moment de la présentation des lettres. Jacques Paolini semble avoir une vraie complicité avec Arie Neumann. Comme docteur en chimie, Jacques Paolini peut renvoyer à un autre docteur en chimie très célèbre en tant survivant du camp d'Auschwitz et auteur d'un témoignage bouleversant intitulé *Si c'est un homme*. Une approche étymologique pourrait renforcer cette hypothèse : Jacques (Etym hébraïque : Jacob qui veut dire talon et signifie aussi supplanter) et Paolini (Voc. italien : Pauline dont l'étymologie latine : paulus > petit), le prénom et nom réunis signifieraient " Supplanter le petit " ou " venger le petit ". Dans le récit, Jacques Paolini se révèle être bien un complice des manœuvres d'Arie.

Où l'ordre chronologique des lettres a son importance

Dans les jours qui suivent cette conversation où Simon apprend l'identité du quatrième musicien Arie Neumann et l'histoire de son licenciement lors de la restructuration dirigée par Mathias Jüst, il reçoit deux lettres qui lui sont personnellement adressées. Le voilà à son tour devenu la cible...**Ziel**.

³⁸ La Q.H., p.20

Schématisons le déroulement chronologique des faits :



Le psychologue a vu juste : Arie Neumann est bien l'auteur des lettres anonymes dont l'envoi a provoqué la folie de Mathias Jüst. Maintenant qu'il a deviné l'auteur de ces lettres et après s'en être ouvert à Paolini, c'est lui personnellement qui s'en trouve la nouvelle victime. Le psychologue résume ainsi son point de vue : " Les événements, les histoires dont nous ne voulions être que les témoins, les acteurs secondaires, les narrateurs parfois, resserrent sur nous le spectre de leur évidence. "³⁹ La question centrale du récit devient: Pourquoi tant de haine, de méchanceté dans le chef de ce délégué commercial licencié et musicien par ailleurs? Pourquoi a-t-il voulu et réussi à rendre fou son ancien patron ? Et puis pourquoi s'en prendre aussi à Simon ?

La rencontre avec Arie Neumann

Grâce à la 7^{ème} lettre, Simon rencontre Arie Neumann et le met en accusation : " Il y a une lâcheté à envoyer des lettres non-signées. "⁴⁰ Le musicien répond que sa " complaisance fut de jouer avec les textes comme avec des formes sur le blanc d'une page. [...] un jeu sur le nom, un mot pour un autre, une ressemblance, c'est à ce risque que peut apparaître le sens. "⁴¹

Qu'est-ce qui fait sens ?

Ce qui fait sens, c'est le fait que la note technique du 5 juin 1942 dans la réalité historique soit signée par un individu du nom de Jüst. François Emmanuel le dit lui-même, il parle de " l'incroyable patronyme de son signataire, " *Jüst* ", entrouvrant comme diaboliquement tout le champ de l'analogie. "⁴² Et de fait, ce patronyme renvoie au mot commun *juste* qui peut avoir deux sens : "juste" dans le sens d'une adéquation avec la réalité d'un univers techno-scientifique, et "juste" cette fois dans un deuxième sens – radicalement opposé au premier – à

³⁹ La Q.H., p.74

⁴⁰ La Q.H., p.80

⁴¹ La Q.H., p.81 C'est nous qui soulignons.

⁴² *Les voix et les ombres*, p.111.

savoir celui de la Justice en tant que principe d'équité morale qui fonde le droit de chacun à exister. Aussi découvrir qu'on agit dans le sens de la note du 5 juin 1942, c'est par exemple se voir accuser de diriger une entreprise dans l'esprit de cette note, ce qui apparaîtra pour le commun des mortels totalement insupportable. En effet, cette justesse en tant qu'adéquation à la technique renvoie à une " violence de ce qui n'est adressé à personne par personne. "⁴³ Dans la note technique, il n'y a que des termes abstraits, désincarnés et anonymes qui ne renvoient pas à des visages, à des personnes. La justesse de l'action technique est une injure à la "Justice". Il résulte qu'indirectement, cette note devient une sorte de pierre de référence pour juger des actes humains ou non-humains de quelqu'un. Ce positionnement devient tellement énorme qu'il importe de savoir si on fait bon usage de la langue dans nos appréciations, dans nos jugements. Aussi, à l'intérieur du récit, la question centrale du roman devient la suivante : comment Arie Neumann a-t-il pu s'assurer de la ressemblance entre les actions de Jüst et la note technique ? **N'y a-t-il pas dans son chef un acte de pure vengeance face à un licenciement justifié par la restructuration de l'entreprise ?** Ou encore Arie n'est-il pas dans une non-reconnaissance de ses abus et manquements par rapport aux moyens mis à disposition de sa fonction de délégué commercial ? Rappelons qu'une évaluation interne le signale comme " Séduisant, atypique, peu rigoureux, peu motivé, résultats médiocres. "⁴⁴ et rentrant des notes de frais surévalués. Bref, qu'est ce qui peut légitimer la démarche de déstabilisation de Mathias Jüst par Arie Neumann ? Réponse : la musique.

La musique comme critère d'évaluation ? La musique à l'origine du projet meurtrier ?

Il nous a été précisé très tôt qu'Arie Neumann est un musicien exceptionnel, le plus doué des quatre participants du quatuor Farb. " Nous n'étions à ses côtés que de pâles violoneux. "⁴⁵ déclare Jacques Paolini. En fait, c'est par la musique de grands noms (Dvorak, Franck, Schubert) que Neumann pressent la folie de son patron. Citons ce passage clef : " La folie était présente depuis le commencement [...], elle était avant lui, bien avant lui. [...] J'ai connu moi aussi la folie de Jüst mais à l'époque elle était gelée comme son cœur. [...] Lorsque Mathias Jüst jouait de la musique, [...], il ressemblait à un enfant appliqué, inquiet, attiré par le vide et cramponné à son instrument. [...] C'est plus tard, quand la musique était finie, c'est plus tard que j'ai pris la mesure de son aveuglement, mais aussi d'un autre aveuglement , bien pire, bien plus étendu, quelque chose comme un dérèglement de la langue qu'absorbaient ces

⁴³ La Q.H., p.82

⁴⁴ La Q.H., p.71

⁴⁵ La Q.H., p.69

êtres à la folie gelée comme Mathias Jüst. ⁴⁶ Autrement dit, à n'utiliser que des concepts techniques, des mots abstraits sans voir des personnes humaines, l'individu est conduit à commettre des atrocités. **Jouer des instructions techniques, voire musicales sans âme, sans sentiments n'est pas acceptable.** Nous ne pouvons pas jouer la musique, parler la langue sans émotion, sans sentiment, sans savoir qu'une langue est toujours née d'une communication entre des êtres humains. Pour le narrateur, c'est parce qu'il peut nous arriver de l'oublier (une fois ?) que nous sommes " condamnés à la lire et à la relire sans cesse "⁴⁷. A relire quoi ? Encore elle: la note technique du 5 juin 1942 !

Encore la musique

Ce rôle de catalyseur, de révélateur qu'occupe la musique dans le récit, se retrouve une deuxième fois à la fin du récit comme s'il fallait démontrer que c'est bien par elle que l'humanité peut être ranimée, sauvée. La musique comme un au-delà de toutes les langues. Un suprême dénominateur commun. Rappelons nous que c'est en allant écouter un concert dans une ancienne église baroque débarrassée de ses insignes religieux que Simon a compris le rêve qu'il a eu à la lecture des lettres. Ce qui nous importe ici, c'est le titre de l'oeuvre musicale qui provoque sa vision, sa "clairvoyance finale" d'une porte ouvrant sur une montagne de cadavres, Rosenberg. Le titre de l'oeuvre est *Fratres* du compositeur estonien Arvo Pärt. Il faut écouter cette oeuvre courte (10 minutes) dans sa version *Violons et percussions* pour comprendre pourquoi François Emmanuel a réussi à trouver une analogie entre une musique, les coups que devaient donner contre les portes métalliques des camions les juifs luttant contre l'asphyxie et l'ouverture finale des portes. L'image musicale ! "Et quand sur le fond de bourdon continu, les premières notes prirent leur essor, je vis ce que je n'avais pas pu voir, ce que je n'avais pas voulu voir, ces images soudain trop nettes de l'ouverture de la porte métallique [...]"⁴⁸

Si une authentique sensibilité musicale a permis à Arie Neumann de détecter et de précipiter la folie de Mathias Jüst en l'identifiant comme une soumission aveugle au principe de la Technique, **il reste à savoir d'où lui vient cette hypersensibilité musicale qui fonde sa réaction éthique** : vient-elle d'une éducation musicale exceptionnelle ou d'une histoire personnelle particulière ? Le récit nous offre une indéniable réponse par les histoires familiales attachées aux deux personnages en lutte, en concurrence : l'enfance de Mathias Jüst contre celle d'Arie Neumann.

⁴⁶ p.81-82

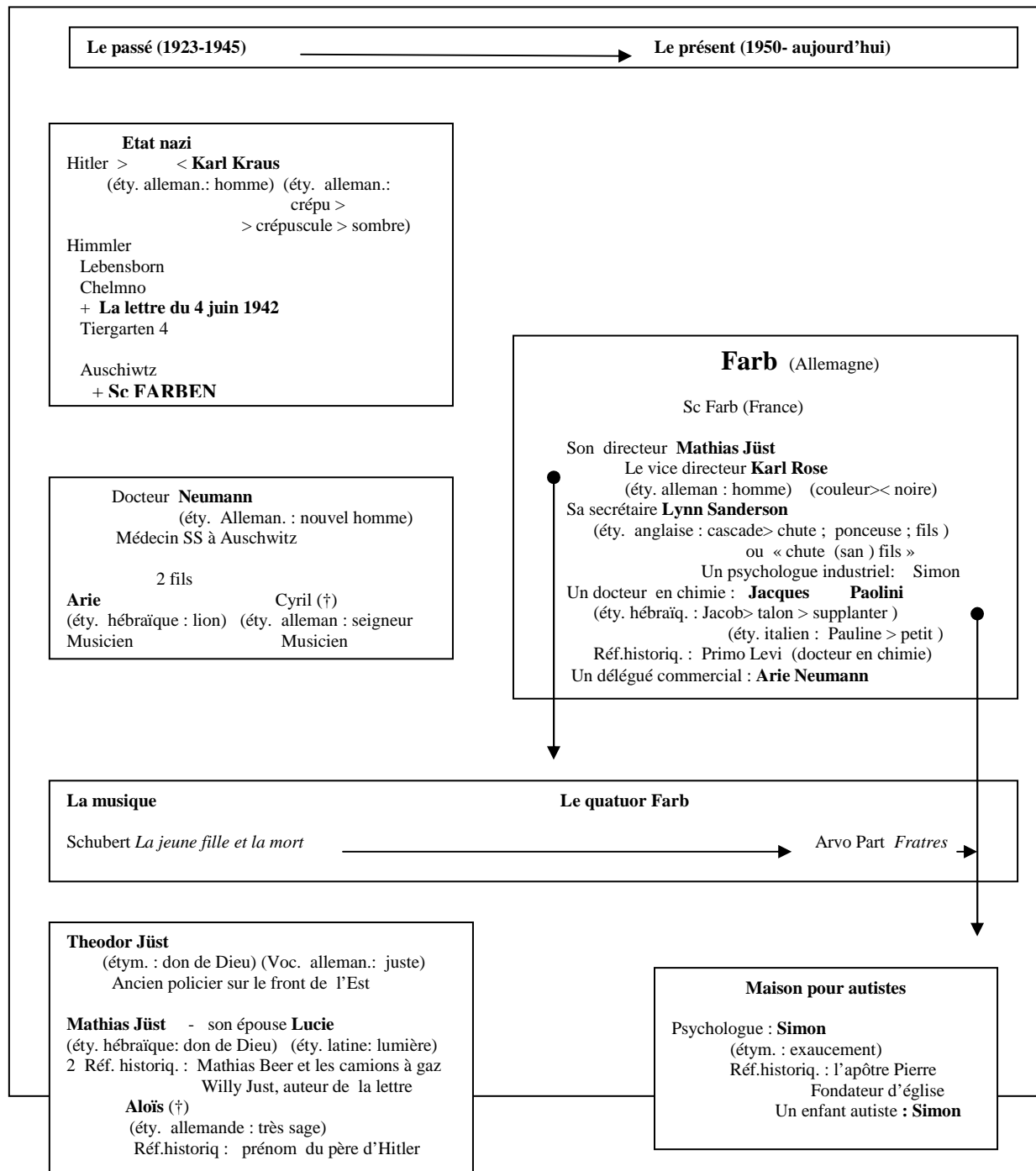
⁴⁷ p. 82

⁴⁸ p.91

L'histoire familiale comme déterminant éthique ?

Commençons par construire un schéma hiérarchique des personnages, schéma qui intégrera les généalogies des personnages. En général, ce type de schéma doit être conçu en début d'analyse : il permet de faire l'inventaire et de clarifier les rôles des différents personnages. Dans le cas présent, ce type de schéma fait apparaître la mise en opposition de deux histoires familiales.

Ces deux histoires familiales vont construire deux individus qui réagiront différemment face à la note technique.



On sait depuis Freud combien l'enfance conditionne les comportements, et aussi combien un unique événement, voire un seul mot peut provoquer la folie ou nous en sauver. "Ainsi est-on enclin à croire à cette espèce de causalité qui fait d'un événement unique le lieu où tout semble tirer son origine."⁴⁹ Par cette citation, une perspective freudienne serait de mise dans *La question humaine*. Vérifions.

A propos de l'enfance de Mathias Jüst

" La folie était présente depuis le commencement, murmura-t-il, elle était avant lui, bien avant lui.⁵⁰ " Mathias (éty. hébraïq. : don de Yavé) Jüst est le fils unique d'un père qui a pour prénom Theodor (éty. grecq. : don de Dieu). Pour le père et le fils, le sens étymologique du prénom est identique : "don de Dieu". Le fils se devrait d'être comme le père ? Or ce père est un commerçant marqué par la guerre, un être brutal et inflexible qui ne connaissait qu'un seul mot, Arbeit, [...]"⁵¹ C'est lors de la visite d'un musée *via* l'interpellation d'un inconnu que l'enfant Mathias découvre le passé meurtrier de son père : collaborant avec la SS en 1942, il aurait tué des femmes et des enfants juifs. Cette révélation qui vient écorner l'image paternelle conduit le père de Mathias à un déferlement de violence sur son fils avec le propos suivant:" [...] tu n'aurais pas dû vivre, [...] d'autres auraient dû vivre, pas toi."⁵² De cet événement, on peut en déduire que par son éducation, Mathias Jüst a intégré une soumission absolue au principe d'autorité et qu'il a intériorisé la culpabilité de son père comme étant la sienne au point que plus tard, la mort de son fils Aloïs⁵³ (éty. allem. : très sage) sera probablement interprétée comme une confirmation de la parole du père: "Tu n'aurais pas dû vivre." Aussi quand par après, lui parviendra la note technique du 5 juin 1942 *via* les lettres, sa raison bascule dans une psychose, un délire de persécution qui le pousse vers le suicide. Mathias Jüst n'a réussi pas à sortir de la soumission aux figures d'autorité même s'il a tenté maladroitement avant Rose et Simon de se prémunir du projet meurtrier des lettres en censurant⁵⁴ son propre courrier. Mathias ne veut pas par l'emploi d'un vocabulaire semblable être confondu avec l'auteur de la note du 5 juin 1942...En effet, le poids de son nom et de son prénom est encore plus colossal pour le personnage mais aussi pour le lecteur s'il a une connaissance historique de deux faits⁵⁵ à savoir que l'inventeur des camions à gaz est un certain Mathias Beer et le signataire de la lettre du 5 juin 1942 s'appelle Willy Jüst.

⁴⁹ La QH, p.46

⁵⁰ La QH, p.81

⁵¹ La QH, p.41

⁵² La QH, p.47

⁵³ Aloïs est aussi le prénom du père d'Hitler. Le choix d'un tel prénom pour l'enfant interroge l'orientation politique de Mathias et la figure historique du père qui a éduqué l'enfant Hitler.

⁵⁴ La QH, p.31-32

⁵⁵ On peut se reporter au site :<http://fr.wikipedia.org/wiki/Discussion:Saurer>. Page consultée le 15 janvier 2014.

En face, l'enfance d'Arie Neumann

En première approximation, son enfance peut paraître semblable. Allemand comme Mathias, Arie est en fait au coeur du système nazi. Son père est un officier-médecin dans la SS. A l'intérieur d'un camp d'extermination, "il sépare dans la foule les faibles, les vieux, les malades, des aptes au travail. Il dit: links, links, rechts, links, ce sont ses seuls mots."⁵⁶ Un jour, un jeune garçon produit chez l'officier-médecin une hésitation tant le gamin "se débat comme un beau diable."⁵⁷, comme un lion... Mais rien n'y fait: c'est links. Ce garçon ressemble à son fils et il le condamne à la mort. "C'est la ressemblance avec son propre enfant qui tout à l'heure l'a saisi d'un trouble. Alors il se couche dans le lit de son fils, il le serre dans ses bras si vigoureusement que l'enfant gémit de frayeur [...]."⁵⁸ Par cet événement, Arie Neumann a découvert qu'un père pouvait désirer la mort de son fils, et en avoir le regret.

On peut supposer que dans un premier temps, le fils s'est effrayé d'avoir son père dans son lit et l'a vécu comme un viol de son intimité. Puis dans un deuxième temps, le père a dû expliquer à son fils le motif de cette intrusion et par là, faire connaître l'expérience de la ressemblance avec le jeune juif que le père a envoyé à la mort.

Arie a pu donc comprendre qu'un désir de mort vis-à-vis de son propre fils a habité un moment son père et que celui-ci n'a pas su le dépasser. "Toute conscience veut la mort de l'autre." selon le mot terrible de Hegel. Il l'a avoué cependant à son fils. Cette révélation conduit le fils à une révolte contre le père puis contre tout principe d'autorité: il décide de s'attribuer un prénom juif dont l'étymologie signifie lion. "Arie n'est pas le prénom que mon père m'a donné."⁵⁹ Neumann, le nouvel homme, aura un nom juif en hommage à ce jeune juif. Sa mort a provoqué chez le médecin SS une prise de conscience de l'existence d'un désir meurtrier à l'égard de ses proches...et pas uniquement pour les "ennemis de sa race". Au final, l'attitude du docteur Neumann démontre qu'une contestation peut naître même à l'intérieur d'un système monstrueux.

Dans ces deux histoires, nous sommes face à deux pères qui dans leur position d'autorité, ont désiré la mort de leur fils. Le renoncement à ce désir de mort et son aveu ne s'effectuent que pour le père d'Arie, et ce, grâce à la mort de ce jeune juif qui ressemble tant à son fils. C'est donc grâce à un étranger que le père, médecin SS, découvre une limite à son pouvoir de vie ou de mort: on ne peut pas tuer impunément celui qui vous ressemble ou qui ressemble à votre fils sans perdre toute humanité. Cet étranger qui ressemble à son fils, c'est un semblable, c'est un peu son fils. L'humanité se découvre par une ressemblance

⁵⁶ La QH, p.85

⁵⁷ La QH, p.86

⁵⁸ La QH, p.86

⁵⁹ La QH, p.87

(physique, psychologique, etc.) et celle-ci peut venir *via* un étranger, *via* un " aliéné " ⁶⁰ ou *via* un handicapé de *Tiertgarten 4*. Ce qui prime ici, c'est une ressemblance de l'ordre du voir, du sentir, du geste. On ne voit l'autre, l'étranger comme humain que si on lui trouve une ressemblance avec soi sinon il est un cafard, etc.

Arie Neumann, lui, a retrouvé dans son directeur Mathias Jüst l'image de son père, médecin SS, qui n'a su dire non au système. Et lors de son licenciement, il trouve l'occasion d'engager un nouveau combat contre son père, une " guerre psychologique ", une lutte à mort contre l'Aveuglement : ces yeux qui ne veulent pas voir ! Mais l'homme qu'il veut abattre, est déjà un homme " mort, tué par son propre père. "

Un autre écho: Simon comme un "cadeau du Ciel" ?

Par le sens étymologique de son prénom, Simon devrait être vu comme un "cadeau du Ciel": Simon veut dire exaucement. Un exaucement est la réponse favorable qui est faite par une puissance supérieure, divine... Comme par hasard, Simon, le narrateur, le psychologue industriel après son licenciement va se retrouver pris dans les rets de la ressemblance. Dans son nouvel emploi au sein d'une institution pour enfants autistes, il va avoir en face de lui un enfant se détruisant, se tapant la tête contre le mur: cet enfant s'appelle Simon comme lui. Cette ressemblance ici n'est pas physique, elle est de l'ordre d'un mot, d'un prénom. Rappelons que c'est une ressemblance nominative qui avait " justement " conduit Jüst à une identification avec la lettre du 5 juin 1942. Cette fois, la ressemblance du prénom Simon agit aussi, elle fait signe d'un monde commun, celui de l'exclusion : Simon le psychologue vient de se faire exclure de son entreprise, se retrouve en marge et il rencontre un autre Simon, enfant autiste, en marge lui aussi de la grande Entreprise. Simon est " touché " ... Il y a empathie. La ressemblance nominative conduit à un contact physique. Prendre prudemment cet enfant dans ses bras peut calmer les crises d'autodestruction que l'enfant autiste a pour lui-même. Cette issue, nous la retrouvons à quatre reprises dans le récit : le moment où le psychologue touche le bras de Jüst, la nuit où le médecin SS s'allonge dans le lit de son fils, la main d'Arie qui se porte sur le visage du psychologue au moment où il est en aveu de sa filiation juive et enfin, l'épisode final où Simon tente de rassurer un enfant psychotique. *Tiertgarten 4 !*

Contrairement à la folie de Jüst, la ressemblance d'un prénom résonne comme un appel, une réaction à tenter de sauver ce qu'autres ont espéré comme présence humaine chez un être en devenir alors que d'autres auraient voulu éliminer cet être parce que l'humanité n'y est présente qu'à la marge.

Fondation ! Simon, ce prénom partagé ne nous est connu qu'à la fin pour bien montrer que le psychologue lie son existence à celle de l'enfant autiste en

⁶⁰ Rappelons que l'étymologie latine du mot aliéné signifie étranger. L'aliéné est « un étranger à lui-même », il appartient à un autre...

marge. Cette coïncidence est une construction de l'auteur qui l'indique comme une pierre angulaire pour s'assurer de son humanité et par là, de la nôtre. Echo ! La tradition ne dit-elle pas que c'est sur Simon Pierre que sera bâti un nouveau Monde ? Peut-être que nous pouvons aussi entendre ici le *Non* de l'Eglise catholique allemande au programme d'élimination des handicapés et des aliénés allemands, *Tiertgraten 4*, programme antérieur à la Shoah. Ce *Non* a effectivement conduit à son arrêt mais l'Eglise allemande n'ira pas ou ne saura pas aller plus loin. Echo! Ici, nous pouvons entendre le mot de Franklin Roosevelt : " Les progrès d'une société se mesurent à ce qu'elle fait pour ses handicapés. "

Un écho autobiographique

Il est possible qu'aujourd'hui, s'occuper d'enfants autistes, soit équivalent à se placer dans les marges de la société technoscientifique. C'est un peu la position de l'écrivain François Emmanuel Tirtiaux.

Tout d'abord, lors sa formation de médecin, il reconnaît avoir fait l'expérience de la chosification, de la réification du malade par le regard du scientifique. Il semble qu'une excessive empathie puisse empêcher de constater, de lire la maladie. Dououreusement, l'auteur fait ce constat lors de l'émission *Hors-champs*⁶¹ sur France-Culture.

Ensuite, du fait que François Tirtiaux soit médecin-psychiatre, on peut avancer que l'écrivain a une connaissance approfondie et subtile des arcanes de l'esprit humain. L'entrée en folie, – la psychose, une des pires qui soit après l'autisme – de Mathias Jüst en est le plus bel exemple.

Par ailleurs, on trouve aussi dans *La Question humaine* un écho au travail qu'accomplit le docteur François Tirtiaux. Il n'exerce pas ses compétences dans une structure classique mais dans le Club Antonin Artaud de Bruxelles. Ce centre de jour est une unité de santé mentale qui tente depuis 1963 d'offrir un espace de créativité à des êtres en mal de communication avec le monde ordinaire *via* des ateliers artistiques. On y pratique une forme d'Art-thérapie⁶² avec de vrais artistes. Ce choix professionnel plutôt qu'un travail clinique n'est pas sans évoquer le renoncement du héros Simon, psychologue industriel au profit d'une maison d'autistes.

De plus, ce choix professionnel devrait être mis en parallèle avec un autre renoncement, celui de la clinique pure au profit du travail de l'écrivain. Le travail de l'écrivain est aussi un travail à la marge où à travers l'écriture, l'auteur s'efforce de créer chez le lecteur une empathie pour des êtres de papier : c'est peut-être aussi hasardeux que de créer une communication avec un autiste. Dire le monde avec des mots, des fictions plutôt que de s'en emparer dans sa matérialité est un forme de renoncement ou plutôt un défi qui peut s'apparenter à l'illusion que l'on va faire émerger la vie à partir de délires, de fictions, d'

⁶¹ <http://www.franceculture.fr/player/reecouter?play=4730712>.

⁶² Pour un texte sur l'Art-thérapie, on consultera le site : <http://www.francoisemmanuel.be/art.html>.

histoires agencées de mots. Mais c'est loin d'être une illusion si on est convaincu que l'être humain évite d'être morcelé, et qu'il trouve donc son unité quotidienne par un état mental lié à des fictions, des images virtuelles où il peut raconter, se raconter. C'est grâce à cet état mental transitionnel que l'individu peut accepter la dureté du Réel, être au monde⁶³ et le connaître. Alors on peut comprendre que ce travail à la marge de la société est en fait un travail sur les fondements de l'être, sur les fondements d'être.

Enfin, par les noms et les prénoms de ses personnages qu'ils soient allemands ou pas, l'écrivain a fait le choix de forts liens étymologiques avec l'univers biblique. Par un jeu de références, l'auteur peut apporter un poids "ontologique" particulièrement puissant, celui de Simon Pierre face la coïncidence onomastique du Simon psychologue avec le Simon, enfant autiste, et ceci l'est encore plus quand dans le récit, nous apprenons que Simon est juif par sa mère. Aussi, dans un élan compréhensif, on peut être tenté de franchir la barrière entre auteur et narrateur : l'auteur a lui aussi fait le choix d'un pseudonyme⁶⁴ qui l'inscrit dans un lien d'appartenance avec la tradition biblique dont le berceau est l'histoire du peuple juif. L'auteur signe un engagement "politique", mais cet engagement va bien au-delà d'une tradition, il va vers l'enfance handicapée et martyrisée

Dans les paroles qui clôturent sa quatrième conférence de la chaire de poétique à l'UCL, l'écrivain a ses mots : " Il me semble que la littérature nous ouvre une voie, nous affermit, nous précède quand nous balbutions dans nos existences. Et si certes je ne puis changer le monde, avoir écrit *La Question humaine* m'aide peut-être à ce que le monde ne me change pas. "⁶⁵ Nous y voyons l'aveu que la permanence de l'être dans un monde qui change à toute vitesse passe par un état transitionnel qui demande de façon récurrente à être recollé, reconstruit.

Tentative de synthèse

La Question Humaine, c'est bien plus que la gestion du personnel au sein d'une entreprise. Avec la note technique du 5 juin 1942, la question humaine est devenue une interrogation sur ce qui " permet " de ne pas voir, de ne pas distinguer un être humain alors qu'il l'est. Le langage technique contribue à cet effacement même si le langage ordinaire par des noms d'animaux pouvait déjà très bien y faire. Alors comment garder une empathie humaine quand toute une société devient folle et meurtrière ? Ce qui nous reste, à défaut de principes moraux directifs qui n'ont jamais rien empêchés sinon susciter un moment de réflexion parfois salutaire, ce serait de construire une poétique.

⁶³ Spee B. (Août 2012) *Un enjeu de la pédagogie contemporaine: Comment faire muter un enfant-roi ?*
ou *La quatrième dimension* (19 pages)

⁶⁴ En laissant tomber son nom de famille Tirtiaux.

⁶⁵ François Emmanuel, *Les voix et les ombres*, Editeur Lansman, Faculté de philosophie et Lettres, UCL, 2007, p.116

Dans le terme de poétique, la poétique et l'éthique s'associent. Autrement dit, un texte po-éthique serait un système de mots. Ce système de mots permettrait de créer une représentation, une image de soi, un style de vie qui projette l'individu vers un avenir, un style qui l'empêche d'être une simple girouette.

Du point de vue d'une poétique

La Question humaine doit être considérée comme une allégorie. Entendez par là comme la manifestation d'une structure abstraite et générale.

Cette affirmation peut paraître paradoxale car partant d'un document historique, le récit n'a rien d'historique car trop d'éléments qui le composent vont dans le même sens et se renforcent: le système⁶⁶ des noms et prénoms en est la meilleure preuve. Par ailleurs, les autres ressemblances entre les mots, les personnages et les contextes ont quelque chose de trop construit, de voulu, de démonstratif. D'une manière générale, le constat s'impose que la figure de la ressemblance est omniprésente dans *La Question Humaine*: c'est elle qui engage de nombreuses mises en relation, parfois les plus folles. La ressemblance permet le partage des expériences pour retrouver ce qu'il y a de commun entre des êtres.

François Emmanuel nous convainc du rôle de l'analogie, elle a un rôle heuristique à savoir qu'elle aide à la découverte de relations, elle contribue à la communication.

Ainsi dans le récit, selon les dires de l'écrivain lui-même, des êtres sont à rapprocher :

- " Jüst a le même nom que l'expéditeur de la lettre
- Rose résonne en français comme Kraus [...]
- Jüst ressemble à Neumann, son persécuteur [...]
- La paire que forment sans le savoir Lucy et Lynn, femme et maîtresse de Mathias Jüst. "

Mais il y en a d'autres ressemblances plus importantes sur lesquelles nous nous sommes attardés :

- Le fils du médecin SS Neumann ressemble à un jeune juif.
- Le bruit des portes d'un camion Saurer ressemble à la musique de *Fratres*
- Le prénom du narrateur est identique à celui de l'enfant autiste.

L'analogie amorce, structure les relations entre les personnages et permet un basculement éthique. Tout pourrait se résumer dans la formule : " Il est mon semblable. "

L'exemple le plus évident est bien celui du Simon psychologue qui se reconnaît dans l'enfant Simon autiste.

⁶⁶ Sur l'importance de l'onomastique dans un roman, on se reportera à notre étude : Spee B (2006), *Bruges-La-Morte ou Comment échapper au miroir ?* Paru sur le site www.onehope.be

Le passage à une poétique

L'omniprésence de la ressemblance ne suffit pas : le basculement ou le passage à l'éthique, le respect de l'autre suppose d'autres conditions. A ne pas les voir, tout peut être faussé : être semblable à l'autre peut rendre fou.

En effet, il y a des situations où l'apparition d'une ressemblance peut devenir une agression, une menace pour l'individu. Fait tout simple : il est bien connu qu'à imiter l'autre dans l'instant, on provoque sa colère.

Plus complexe est le cas de Mathias Jüst : il a un père Théodor, prénom dont le sens étymologique est lié au Père céleste, sens étymologique redoublé par celui de son propre prénom Mathias, sens qu'il semble ne pas connaître. Mais il en devient fou quand son nom Jüst le renvoie " justement " à Willy Jüst, l'auteur de l'horrible lettre du 5 juin 1942, ce qui l'identifie aux crimes et à la culpabilité de son père. Les rapports de Mathias à son nom, à son prénom, à sa profession le voient se confondre de plus en plus avec l'image détestée de son père au point qu'il en serait une copie : ce rapprochement le détruit et l'enfonce dans un délire de persécution où bien des analogies possibles deviennent des réalités au prix même de l'inversion de faits comme l'anti-hitlérisme avéré du Karl Kraus historique. Son image personnelle est brisée, morcelée. " Stücke ? ". Il est appelé à ne plus être...même s'il a pensé à prendre le nom de sa mère ce qui du reste n'arrangerait rien.

Une image positive de soi comme condition d'existence

Les conditions d'émergence de ce sentiment éthique, n'ont rien du sentiment de respect issu d'un principe désincarné et désintéressé comme chez Kant. Ici ce sentiment de respect provient du fait que la ressemblance à l'autre vient renforcer une image positive qu'on a par rapport à soi. Cette image positive de soi est construite de différentes façons Par exemple, par des faits en rapport positif avec la signification d'un prénom. Ainsi le prénom juif Arie que s'attribue le fils Neumann, renvoie à la lutte violente du jeune juif que condamne à mort le père Neumann. Représentant de " l'Homme Nouveau " ! Ou encore le prénom Lucy de la femme de Mathias est un prénom qui la conforte dans son rôle d'être une lumière dans la nuit de son homme. Ou plus complexe et plus hypothétique, la nomination de Lynn Sanderson⁶⁷

Bref, il faut pour être éthique et donc construire une poétique une autre condition fondamentale selon laquelle l'individu a d'abord une image positive de lui-même quand son nom et son prénom s'accordent avec son vécu. Le prénom et le nom – sans en avoir l'air - renvoient à des références symboliques ou vécues qui confortent l'être dans son être. Il a alors une identité. C'est cette identité propre qui va lui permettre de voir chez autrui une ressemblance partielle (pas totale sinon il y a confusion). Cette ressemblance partielle qui peut

⁶⁷ En traduisant son prénom et son nom anglophone, on peut entendre « cascade ("sans" plus de) fils » ou plus explicitement « chute sans fils » : c'est le portrait de la « maîtresse qui laisse Mathias sans enfant ». Infidélité sans accouchement !

aborder de multiples aspects, va permettre une reconnaissance positive de l'autre même si c'est un ennemi.

L'image de soi comme un sursis, voire comme un sursaut d'être

Il suffit qu'un "étranger" au moment d'être tué soit reconnu un instant comme une personne célèbre. Cette reconnaissance peut ne pas lui valoir pour autant la survie mais un sursis. Si ce sursis est bien entrevu, il peut être une opportunité de révolte chez la personne reconnue. C'est le cas décrit par Kogon. Kogon⁶⁸ rapporte merveilleusement cette reconstruction qui peut être l'affaire d'un instant. Avant de précipiter dans la chambre à gaz une jeune juive nue, un officier l'avait reconnue comme étant une ancienne danseuse de ballet. Aussi il lui demande de faire quelques pas de danse : elle s'exécute mais dans son jeu, elle parvient à s'emparer du revolver de l'officier et à le tuer. Cet épisode tragique nous signifie que dès l'instant où cette jeune fille mise à nu et sur le point de mourir a ressemblé à l'ancienne, il y a eu une reconnaissance même minime, une dignité retrouvée, ressuscitée involontairement qui a produit l'audace de la révolte.

Une ruse pour survivre : l'image de l'adversaire comme image de soi

Prenons un exemple vécu⁶⁹ par Bruno Bettelheim. Si un individu comme un SS est dans une identité construite sur le rejet d'un groupe du genre " Les juifs ne sont pas des hommes. ", l'autre, le juif pour obtenir un soin médical comme signe d'un respect minimal n'a pas intérêt à contester frontalement cette position : il ébranlerait l'identité de son persécuteur. Tout au plus, ce qu'il peut envisager, c'est de montrer qu'il participe un peu des valeurs de l'identité du SS, par exemple en se montrant insensible à la douleur ce qui suppose que la victime accorde encore sans le dire des valeurs "humaines" à son bourreau. C'est la stratégie décrite par Bruno Bettelheim dans son livre *Le cœur conscient* pour obtenir des soins dans le dispensaire du camp de concentration où il était enfermé.

L'image de soi dans la famille d'un meurtrier

Revenons à *La Question Humaine*. La transformation, la plus improbable mais aussi la plus extraordinaire qui nous ait été donnée de lire dans le récit de François Emmanuel reste celle du trouble de la reconnaissance assumée par le père d'Arie. Son trouble interroge sa conscience de père comme un désir de mise à mort de son propre fils. Ce trouble est transmis à son fils qui reprend à

⁶⁸ L'épisode est repris par Bettelheim B. (1972), *Le cœur conscient*, Editions Livre de poche, Coll. Pluriel n°8305, Paris, p.340. Bettelheim renvoie au livre de Kogon Eugène (1970), *L'Etat S.S.*, Editions du Seuil, Coll. Politique, p.178.

⁶⁹ Bettelheim B. (1972), *Le cœur conscient*, Editions Livre de poche, Coll. Pluriel n°8305, Paris, p.285-289.

son compte⁷⁰ l'identité du jeune juif disparu, mort à sa place. Ce dernier cas de figure laisse une probabilité de voir surgir une remise en question à l'intérieur même d'un groupe clôturé sur lui-même, vaniteux et sûr de représenter une "Nouvelle Humanité". Il est surtout important de remarquer que ce trouble relationnel surgit sur une relation de filiation entre un adulte et un enfant, entre un père et son fils. C'est une autre condition éthique. En fait, la famille est le lieu où les abus de pouvoir s'apprennent souvent, se construisent dans les relations entre adulte et enfant : les rapports de domination "meurtrière" au sein d'une relation de ressemblance familiale sont les plus aptes à produire soit revanche soit conversion. La revanche serait le scénario d'une simple reproduction. "C'est mon tour: je prends ta place": devenue plus grande, la victime reproduit avec des "petits" le comportement du père qui voulait la mort du fils. La conversion, elle, serait une reproduction inversée où le père ayant fait aveu d'une faute contre un autre, légitime le passage du fils au parti, à la défense de cet autre: "Je me mets à la place de l'autre." Ce dernier passage rend un visage à l'autre pour peu qu'on reste dans la mesure sinon le persécuté deviendra un persécuteur. Arie n'est pas le double de Mathias: par rapport à son passé, Arie a su s'en détacher, s'en décoller. Cependant, il y reste lié dans la mesure où il entre dans une attitude combative, dénonciatrice de tous ceux qui ne décollent pas de leur passé, qui ne veulent pas "voir" que "dans une sombre époque, l'oeil **doit** commencer à voir..."

Conclusion

Ce qu'il faut voir, c'est la techno-science construisant une technostucture sociale où l'individu contemporain peut se cacher et ne voir que des pièces techniques, des "stuck" et donc ne plus voir son semblable, de semblable.

Si l'individu s'assure de lui-même, de sa propre image sans trouble, c'est toujours en bouclant un peu beaucoup sur lui-même, *selfie*. Il reste que par structure, ce bouclage n'est jamais qu'un état transitionnel⁷¹. Il importe de ne pas l'oublier : l'état transitionnel ne fait jamais que transition, passage vers une prise de conscience de soi. Il faut savoir qu'il peut se construire et comporter un degré d'intensité où il n'y a plus d'ouverture sur ce qu'il exclut pour être, alors l'état transitionnel n'offre plus un "possibilité éthique".

⁷⁰ Nous sommes tentés de ne pas suivre l'analyse faite de ce comportement en termes de culpabilité. Ce n'est pas parce qu'il se sentirait coupable du comportement de son père qu'Arie s'en prend à Mathias Just mais parce qu'il voit en lui un homme qui n'a pas encore atteint le sursaut de conscience que le père d'Arie a eu "en se collant à" son fils.

⁷¹ La première condition est que l'individu ait d'abord une bonne image de lui-même, une certaine identité. Or l'identité n'est donnée au départ qu'au travers d'une expérience comme celle du stade du miroir où l'individu acquiert en principe une image positive de lui-même *via* un semblable, image qui l'appelle à être. Cette identité n'est jamais totalement assurée, c'est une sorte d'état transitionnel qui se maintient par les liens sociaux avec des semblables tels que si je ne les respecte pas, c'est moi-même que je ne respecte pas. A défaut l'individu entrerait dans une phase d'autodestruction.

Le passage d'une poétique centrée sur une figure de style, l'analogie, à une poétique marquant une reconnaissance de l'étranger se fait quand le regard sur l'étranger trouve une analogie partielle : la possibilité de cette analogie partielle offre une chance et une "monnaie d'échange" pour que je puisse voir dans l'étranger mon semblable. "*Je suis moitié-moi, moitié-l'autre*".

Alors *La Question humaine* reste ouverte⁷².

Bernard Spee

Postface de François Emmanuel

Grand merci, Monsieur Spee, pour votre analyse qui est une des plus riches qu'il m'a été donné de lire sur *La Question humaine*.

J'apprécie le travail autour des noms, même si tout cela m'a pour une part échappé. J'aime que vous vous soyez penché sur la notion de "ressemblance" qui imprègne tout le texte, crée un climat de confusion et d'analogie à la manière de certains rêves, appuyant au fond l'analogie centrale (une mise en perspective plutôt) entre l'entreprise génocidaire Nazie et l'entreprise contemporaine. Vous mettez bien aussi en lumière la terrible faute des pères. Le lien éthique/poétique est audacieux. Il pourrait par ailleurs être intéressant de développer davantage le programme Tiertgarten 4, que souvent les recensions critiques ignorent.

Merci en tous cas pour cette étude dense et documentée. Je suis touché par le travail fourni et heureux que ce court texte continue à intriguer, éveiller, (me) surprendre.

François Emmanuel
Email du 20 février 2014

⁷² L'ouverture serait dans un entre-deux, entre l'autre et moi, voire entre un grand Autre et moi, la seule formulation de l'hypothèse d'un grand Autre empêchant l'humanité de se définir par elle-même.

Bibliographie :

Historique : la présente étude avait fait l'objet d'une proposition de communication pour un colloque universitaire le 5 mai 2010.

Résumé : *La Question humaine* est le récit d'une prise de conscience face à la barbarie contenue dans un document historique, la lettre du 5 juin 1942⁷³.

- Bettelheim B. (1972), *Le cœur conscient*, Editions Livre de poche, Coll. Pluriel n°8305, Paris, 383 pages.
- Emmanuel F. (1992), *Grain de peau, nouvelles*, Editions Labor, Coll. Espace Nord n°155, Bruxelles.
- Emmanuel F. (1994), *La partie d'échecs indiens*, Editions Labor, Coll. Espace Nord n°195.
- Emmanuel F. (2000), *La question humaine*, Edition Stock, coll. Le livre de poche n°15361, 2000, 93 pages
- Emmanuel F. (2007), *Les voix et les ombres*, Editeur Lansman, Faculté de philosophie et Lettres, UCL, 117 pages.
- Emmanuel F. (2007) *L'enlacement*, Editions du Seuil, 2007, 89 pages.
- Jouve V. (1993), *La lecture*, Edition Hachette, coll. Contours littéraires, Paris.
- Jouve V. (2001), *Poétique des valeurs*, Edition PUF, Paris.
- Kundera M. (1986) *L'art du roman*, Edition Gallimard, coll. Folio n°2702, Paris.
- Levi P. (1958, 1987 pour la traduction française), *Si c'est un homme*, Editions Julliard, Coll. Presse Pocket n°3117, Paris, 314 pages.
- Mathey E. (2011), *Du silence musical au son de la voix : quête d'une valeur signifiante dans La Question humaine de François Emmanuel*, Revue Synergies Espagne n°4-2011, pp. 165-175.
- Pärt Arvo, (1977), *Fratres (for Strings and Percussion)*,
in I Fiamminghi The orchestra of Flanders Rudolf Werthen, TELARC, 1995
accessible sur <http://www.youtube.com/watch?v=Em66qzGfC1I>
- Simon A.-C. (2003), *Sommes-nous condamné à vivre " hors-la-langue " ? Réception critique de la question humaine de François Emmanuel*, Revue Pylône.
- Silverman Max (2013), *Mémoire palimpseste La question humaine, Écorces et Histoire(s) du cinéma*
IMAGE [&] NARRATIVE, Vol. 14, No. 2, p.41-50
- Spee B. (mars 2003), *Piet-Le-Letton ou comment se sauver de l'envie de tuer son frère ?* in *La Revue Nouvelle*, n° 3, Bruxelles.
- Spee B. (décembre 2006), *Hergé et le mythe du boy-scout ou la bonne conscience de l'Occident. Lire Tintin avec Lévi-Strauss* in les Actes du Colloque *Mythe et Bande dessinée* organisé par le CRLMC de l'Université Blaise Pascal à Clermont-Ferrand (France).
- Spee B (2006), *Bruges-La-Morte ou Comment échapper au miroir ?* Paru sur le site www.onehope.be
- Todorov T. (octobre 1970), *Comment lire ?* in *La Nouvelle Revue Française*, n°214.
- Todorov T. (2007), *La littérature en péril*, Col. Café Voltaire, Editions Flammarion, Paris.

⁷³ On consultera le site pour le document historique: <http://www.phdn.org/histgen/documents/rauff420605.html>.

Pour aller plus loin dans une analyse critique de la culture :

Spee B.(août 2004), *Dom Juan, figure du terrorisme culturel de l'Occident* in *La Revue Nouvelle*, n° 8, Bruxelles

Spee B. (avril 2006), *Le Da Vinci Code ou le degré zéro de la littérature*, Petite Etude Littéraire n°5, 9 pages, En accès libre sur le site <http://www.onehope.be>

Spee B. (2009), *Idées scientifiques et expérience éthique ou Comment l'éthique vient aux scientifiques ?* Article inédit (10 pages) en accès libre sur le site <http://www.onehope.be>

Spee B. (Août 2012), *Un enjeu de la pédagogie contemporaine: Comment faire muter un enfant-roi ? ou La quatrième dimension* (19 pages) En accès libre sur le site <http://www.onehope.be>

Spee B. (janvier 2014), *L' " RG " de Steven Spielberg ou Comment trahir une oeuvre et la faire entrer dans le capitalisme culturel (américain) ?* La Petite Etude Hergéenne n°13, 19 pages.

En accès libre sur le site: <http://www.onehope.be>

Pour une approche critique des phénomènes économiques:

Sarkar Sakal (2012), *Comprendre la crise économique actuelle Une approche écosocialiste* (22 pages) Traduction réalisée par Camille Lambion, Céline Letawe et Marina Schmidt (master en traduction ULg)

Article accessible sur : http://www.onehope.be/documents/SARKAR_traduction.pdf

Pour aller plus loin avec une réflexion sur la question du sens :

Spee B. (2009) *Un, Deux, Trois ... ou L'émergence du sens*

Cahier 1 Le principe de relativité

Cahier 2 Le principe d'émergence

Cahier 3 Le principe de mortalité

Les trois cahiers sont accessibles sur : <http://www.onehope.be/Sens/>

Plan

Méthode de lecture

Un enjeu théorique et pratique particulier: le passage d'une poétique à une poétique ?

Vers à une poétique ?

Petit zoom sur l'histoire

Une énigme ou des énigmes ?

Tout est-t-il déjà dit dans l'incipit ?

Ce qu'on apprend de l'entreprise SC Farb

L'excès d'analogies comme source de folie ?

Un document historique à la base de ce jeu d'analogies ?

Une ou cinq lettres pour provoquer la folie ?

Un rêve freudien et prémonitoire comme clef du récit ?

Un rêve freudien et prémonitoire comme clef du récit ?

L'interprétation du rêve

Quand la musique entre dans la danse ?

Quelques précisions utiles sur le quatuor Farb

Où l'ordre chronologique des lettres a son importance

La rencontre avec Arie Neumann

Qu'est-ce qui fait sens ?

La musique comme critère d'évaluation ? La musique à l'origine du projet meurtrier ?

L'histoire familiale comme déterminant éthique ?

A propos de l'enfance de Mathias Jüst

En face, l'enfance d'Arie Neumann

Un autre écho: Simon comme un "cadeau du Ciel" ?

Un écho autobiographique

Tentative de synthèse

Du point de vue d'une poétique

Le passage à une poétique

Une image positive de soi comme condition d'existence

L'image de soi comme un sursis, voire comme un sursaut d'être

Une ruse pour survivre : l'image de l'adversaire comme image de soi

L'image de soi dans la famille d'un meurtrier

Conclusion

Postface de François Emmanuel

La petite étude littéraire N° 8

La Question humaine de François Emmanuel

ou

Comment introduire à une poétique ?

Postface de François Emmanuel

Pour une lecture systémique des oeuvres

Le présent texte est la tentative d'une lecture systémique d'un roman qui est construit sur un document historique. *La Question humaine* est le récit non pas d'une mais plutôt de trois prises de conscience qui sont " enchaînées ". C'est ainsi que la prise de conscience d'un psychologue d'entreprise s'élabore *via* celle d'un directeur d'entreprise, elle-même provoquée par la prise de conscience d'un tiers qui est le fils d'un médecin SS. Ces prises de conscience s'effectuent par des jeux de langage contre l'impérialisme du langage technique. L'enjeu de ces métamorphoses est le pouvoir que s'octroient certains pour " définir " qui est humain et qui ne l'est pas. Peut-on laisser la question ouverte ?

Bernard Spee est philosophe de formation. Il enseigne la littérature et l'histoire dans les classes terminales au Collège Saint-Hadelin à Visé (Belgique). Soucieux d'une approche systémique des textes et des oeuvres, il est l'auteur de nombreux articles d'analyse sur Hergé mais aussi sur Molière, Simenon, Rodenbach sans oublier la peinture de René Magritte. Il est également l'auteur de plusieurs articles de pédagogie.